

# BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

## SOMMAIRE.

*Texte:* TURIN. L'église de Marie Auxiliatrice. *Ses noces d'argent.*

VOYAGE DES MISSIONNAIRES DE DON BOSCO. — La caravane du Brésil. — La caravane de la Terre de Feu. — La caravane de l'Équateur. — *De Saint-Nazaire à Quito.*

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO:

Patagonie. *Une lettre de S. G. Mgr Cagliero, Vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale.*

VARIÉTÉS. Fleurs de la Croix (Suite).

Grâces de Marie Auxiliatrice.

Coopérateurs défunts.

ILLUSTRATION: La Vierge de Don Bosco, Marie Auxiliatrice.

## TURIN

### L'église de Marie Auxiliatrice

#### SES NOCES D'ARGENT.

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que l'église élevée à Turin par Don Bosco sous le vocable de la Vierge Auxiliatrice sert à la célébration des saints mystères, et retentit des louanges de la divine Mère du Sauveur.

Le 27 avril 1865 avait vu la bénédiction solennelle de la première pierre angulaire du majestueux monument. Trois ans après, le 9 juin 1868, S. G. M<sup>gr</sup> Riccardi di Netro, archevêque de Turin, de vénérée mémoire, consacrait la nouvelle église. Les fêtes célébrées à cette occasion durèrent neuf jours entiers. Le caractère à la fois grandiose et consolant qu'elles revêtirent fut pour tous les spectateurs de ces solennités, mais surtout pour notre bien-aimé Père, une source de joie difficile à décrire.

Durant ce quart de siècle, que de messes ont été dites dans le sanctuaire béni de la Vierge de Don Bosco! Et qui nombrera les prédications, les confessions, les communions, les prières, en un mot, toutes les œuvres de conversion, de miséricorde et de salut opérées au profit des âmes sous les voûtes augustes de l'église de Valdoceo!...

Et ce n'est là qu'une partie des merveilles dont ce temple a été le théâtre et l'instrument. Après avoir reçu aux pieds de la Vierge Auxiliatrice l'adieu de leur famille religieuse, des centaines de missionnaires salésiens et de religieuses de Don Bosco sont allés prêcher la bonne nouvelle dans les régions les



plus deshéritées du nouveau monde ; et des milliers d'enfants, formés à la vertu sous les yeux de cette Madone vénérée, ont porté au loin et fait passer dans bien des cœurs l'amour de Don Bosco pour sa Madone ; cette dévotion d'une efficacité merveilleuse, ils l'ont prêchée et la prêchent encore aux âmes avec une ardeur qui ne cesse de croître. Ils deviennent tous les jours plus nombreux les autels où l'image vénérée de la Vierge Auxiliatrice est exposée à la vénération des fidèles.

La vue du sanctuaire de Valdocco éveille bien d'autres souvenirs qui sont une fête pour la foi et remuent doucement le cœur. Il est impossible de penser sans être attendri, aux prières innombrables exaucées dans cette enceinte bénie, comme aussi aux grâces de toute nature et de tout ordre qui ont récompensé la confiante supplication des foules. Les âmes affligées ont eu leur part de ces grâces ; mais nous pouvons affirmer que les faveurs de choix ont réjoui et consolé surtout les bienfaiteurs de notre bien-aimé Père, ceux dont les largesses ont permis à Don Bosco et à son successeur d'élever des églises, des chapelles, des oratoires et des patronages, de fonder dans l'Amérique du Sud nombre de florissantes missions. Ces grâces ne sont pas seulement écrites dans les cœurs ; elles sont attestées avec éloquence par les nombreux ex-votos qui ornent l'autel de la Madone de Don Bosco et la sacristie de l'église de Valdocco ; elles sont consignées dans les milliers des relations publiées en des recueils spéciaux ou insérées dans les éditions *italienne, française, espagnole et anglaise* du BULLETIN SALÉSIEN. Et nous ne parlons que pour mémoire d'une infinité d'autres documents de ce genre, classés dans les archives du sanctuaire.

Nous avons la consolation de constater que le bras de Marie Auxiliatrice n'est point raccourci : l'histoire de ces dernières années, notre histoire surtout, nous en offrent des preuves indéniables. La Vierge de Don Bosco fut toujours l'inspiratrice de son serviteur et son appui solide dans toutes ses entreprises ; mais l'érection du temple majestueux dont nous célébrons les noces d'argent est une éclatante et particulière affirmation de ce rôle de Marie à notre égard. Ce rôle, Elle n'a point cessé de le remplir avec amour

depuis la mort de notre vénéré Père. De fait, au cours de ces dernières années, les œuvres salésiennes se sont multipliées dans une mesure extraordinaire, qui correspond au nombre et au prix des grâces dont la Vierge de Don Bosco a comblé les âmes, pour leur inspirer une charité généreuse envers des institutions où tout est de Marie Auxiliatrice.

Ces pensées, qui expliquent notre gratitude envers une Mère si bonne, sont bien faites pour accroître notre confiance et notre amour. Les noces d'argent du sanctuaire de Valdocco seront sûrement pour beaucoup un temps de bénédiction ; mais les membres de la famille salésienne auront à cœur de prier la Madone de Don Bosco avec la foi vive et l'énergie de supplication dont notre bien-aimé Père nous a laissé le secret.

#### Marie Auxiliatrice d'après Don Bosco

Pour parler convenablement de la Vierge Auxiliatrice à l'occasion de ce premier jubilé de son sanctuaire, nous n'avons qu'à prendre au hasard dans les opuscules consacrés par Don Bosco à sa céleste Bienfaitrice.

Voici quelques pages que l'on peut lire dans un petit livre ayant pour titre : *Association des serviteurs de Marie Auxiliatrice*.

Le vocable d'*Auxiliatrice*, sous lequel on invoque la Mère du Sauveur, n'est point une nouveauté. Dans les Livres Saints, Marie est appelée « Reine qui se tient à la droite de son divin Fils, vêtue d'étoffes d'or et parée d'ornements variés. » — *Adstitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (Ps. XLIV). Ce manteau doré et décoré d'ornements variés, représente, aux yeux de l'Église, des perles et des diamants, c'est-à-dire les titres que nous donnons à Marie. Dès lors, quand nous appelons la Très Sainte Vierge *Secours des chrétiens*, nous énonçons un des titres qui lui reviennent, et nous désignons un des diamants qui sont semés sur ses vêtements. C'est dans ce sens que Marie fut saluée comme le *Secours du genre humain* dès le commencement de la chute d'Adam, où nous trouvons la promesse d'un libérateur qui devait naître d'une femme destinée à écraser, de son pied immaculé, la tête du serpent tentateur.

Cette femme appelée à une mission aussi grande nous est montrée dans une foule de symboles. L'arbre de la vie qui se trouvait dans le paradis terrestre ; l'arche de Noé, qui sauve du déluge universel les adorateurs du vrai Dieu ; l'échelle de Jacob, qui unit la terre au ciel ; le buisson de Moïse, qui brûle sans se consumer, et qui indique la virginité de Marie après l'enfantement ; l'arche d'alliance ; la tour de David, qui défie tous les assauts ; la rose de Jéricho ; la fontaine scellée ; le jardin de Salomon bien cultivé et gardé ; l'ac-



queduc où coulent les bénédictions; enfin la toison miraculeuse de Gédéon, ce sont là les principales figures de Marie dans la Bible. En d'autres endroits, Marie est appelée étoile de Jacob, belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, arc en ciel de paix, pupille de l'œil de Dieu, aurore chargée de consolations, Vierge et Mère de son Seigneur. Ces symboles et ces expressions, que l'Église applique à Marie, manifestent les desseins de la Providence divine, qui voulait faire connaître la Vierge bénie. bien avant sa naissance, comme l'aînée de toute les créatures, la plus excellente protectrice, l'appui le plus solide et le soutien le plus vrai des hommes, enfin la réparatrice des maux qui affligent le genre humain.

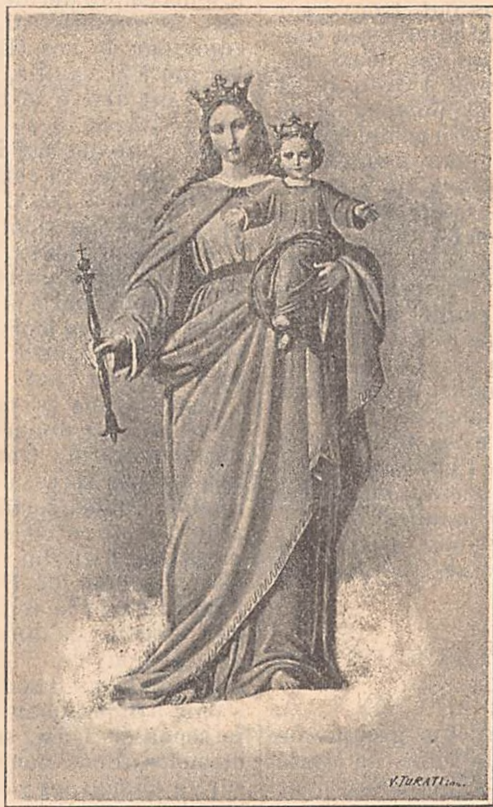
Dans le Nouveau Testament, ce n'est pas seulement par des symboles et des prophéties que Marie est appelée le secours des hommes en général, mais elle apparaît comme l'appui, le soutien et la défense des chrétiens. Il ne s'agit plus de figures ni d'expressions symboliques; dans l'Évangile tout est vérité et réalisation du passé. Marie est saluée par l'archange Gabriel qui l'appelle *pleine de grâce*: Dieu jette sur l'humble fille d'Israël un regard de complaisance et l'élève à la dignité de Mère du Verbe éternel. Jésus, Dieu infiniment grand, devient le fils de Marie. C'est d'Elle qu'il reçoit le jour, par Elle qu'Il est élevé, soigné avec amour; et le Verbe éternel fait chair se soumet en tout aux ordres de son auguste Mère. A sa prière, Jésus opère le premier de ses miracles à Cana de Galilée; sur le Calvaire. Elle se voit proclamée la mère de tous les chrétiens.

Les apôtres se mettent sous sa conduite pour apprendre la vertu; ils se rassemblent autour d'Elle pour prier dans le Cénacle; en sa compagnie il vaquent à l'oraison et reçoivent ensuite l'Esprit Saint. C'est aux apôtres qu'Elle adresse ses dernières paroles avant de monter glorieusement au ciel.

De son trône élevé, Marie laisse tomber sur nous ses regards maternels et dit: *Ego in altissimis habito, ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam.* J'habite au plus haut des cieux pour combler de bénédictions ceux qui m'aiment et pour remplir leurs trésors de célestes faveurs. Aussi depuis le moment de son assumption, Marie n'a plus cessé de prêter secours

aux chrétiens, et jamais l'on n'a ouï dire, affirme saint Bernard, que quelqu'un ait eu recours à cette Vierge sainte sans en être exaucé. On comprend dès lors pourquoi chaque siècle, chaque année, chaque jour et même chaque instant sont pour ainsi dire marqués de quelque faveur signalée, obtenue par ceux qui ont invoqué la Très Sainte Vierge avec foi. On s'explique aussi pourquoi chaque royaume, chaque cité, ville, hameau, chaque famille même a une église, une chapelle, un autel, une image, un tableau qui parle de la vénération universelle dont les fidèles entourent Marie, et qui rappelle aussi

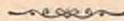
quelques-unes des nombreuses faveurs accordées par cette Mère bénie à qui eut recours à Elle dans les nécessités de la vie. Nous pourrions exposer une longue série de faits rapportés par l'histoire ecclésiastique: ils confirmeraient éloquentement ce que nous venons d'écrire. Nous nous bornerons à rappeler seulement quelques-uns de ceux qui ont donné motif aux Souverains Pontifes de propager le culte de Marie invoquée sous le titre glorieux de *Secours des chrétiens*.



La Vierge de Don Bosco, Marie Auxiliatrice.

Et Don Bosco, en trois chapitres, passe rapidement en revue *la bataille de Lépante, la délivrance de Vienne et le triomphe de Pie VII*, tout autant d'événements qui brillent sur le front auguste de Marie comme des fleurons de gloire immortelle, et qui ont inspiré à l'Église d'en transmettre la mémoire à la postérité en ajoutant

aux Litanies de Lorette l'invocation: *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis*, afin de rappeler la bataille de Lépante; l'extension à toute l'Église de la fête du Saint Nom de Marie perpétua le souvenir de la délivrance de Vienne; enfin l'institution de la fête de Marie Auxiliatrice, le 24 mai, fut l'action de grâces de Pie VII rentrant à Rome après ses épreuves.





## VOYAGE DES MISSIONNAIRES DE DON BOSCO

### LA CARAVANE DU BRÉSIL

La caravane salésienne qui s'est embarquée à Gênes le 9 décembre dernier à destination du Brésil, a été favorisée d'un voyage exceptionnellement heureux. Celui qui la guidait, D. Peretto, directeur de l'Oratoire de Lorena, nous écrit que les Salésiens ont trouvé sur le paquebot deux RR. PP. Capucins se rendant à Pernambuco; l'un de ces deux religieux est un ancien élève de l'Oratoire de Turin. Un scolastique de la Compagnie de Jésus et un Père de Rio Janeiro complétaient cette réunion de gens faits pour s'entendre. Après les trois escales de Port Saint-Vincent, Pernambuco et Bahia, nos chers voyageurs arrivèrent à Rio-Janeiro, où les attendait le directeur de l'Oratoire salésien de Nietheroy, Don Rota, pour leur offrir l'hospitalité. Ils purent donc passer en famille le jour de l'an, et remercier le Seigneur des bienfaits dont il les a comblés jusqu'ici. Les bénédictions du voyage qu'ils venaient de faire leur étaient un nouveau motif de gratitude.

Les 3 janvier, tout notre monde arrivait à Lorena. Nos confrères de l'Oratoire Saint-Joachim, nos enfants et la population entière avaient préparé aux missionnaires une réception solennelle. La première station fut l'église, où la joie de tous se traduisit par le chant du *Te Deum*.

### LA CARAVANE DE LA TERRE DE FEU

Le 10 décembre dernier, un groupe de Fuégiens, de Salésiens et de Filles de Marie Auxiliatrice s'embarquait à Bordeaux pour la Terre de Feu et le Chili, sous la conduite de Don Beauvoir (1). Ce groupe est arrivé dans d'excellentes conditions à Puntarenas.

Les six religieuses destinées au Chili continuèrent leur voyage en compagnie d'un très bon Coopérateur salésien, M. Michel Prado, curé dans les environs de Santiago, venu en Italie pour hâter l'exécution d'une promesse faite par le successeur de D. Bosco à l'un de nos bienfaiteurs insignes du Chili.

En arrivant à la gare de la capitale, le 16 janvier, les Sœurs de D. Bosco se virent l'objet d'une ovation enthousiaste. Plusieurs milliers de personnes acclamaient notre bien-aimé Fondateur, les Filles de Marie Auxiliatrice, Don Prado, l'heureux ambassadeur dont la mission avait été couronnée de succès. Toute cette foule voulut manifester son allé-

(1) Voir *Bulletin* de janvier, p. 12-17.

gresse en accompagnant à l'église les nouveaux arrivés, pour les aider à rendre grâce à Dieu de leur voyage si visiblement béni.

Et maintenant, à côté de l'*Asile de la Patrie* (1), où les orphelins et les abandonnés trouvent un abri, on voit l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, également destiné à recueillir les orphelines et les petites filles pauvres.

### LA CARAVANE DE L'ÉQUATEUR

Cette caravane, partie de Saint-Nazaire le 9 décembre dernier, comprenait deux groupes. Le premier, dirigé par Don Rabagliati, supérieur de nos Œuvres de Colombie, a débarqué à Savanille, pour se rendre à Bogota, où il est arrivé le 12 janvier. L'Oratoire de cette ville et nos chers lépreux d'*Agua de Dios* n'ont pas été les derniers à se réjouir, à la vue de ces renforts envoyés de Turin : il y a tant à faire ! La population a pris sa part de la joie dont nous parlons.

Le second groupe, se rendant à l'Équateur, avait à sa tête le regretté Don Savio, dont nous avons parlé à nos lecteurs deux fois déjà, depuis sa mort précieuse (2). Ce groupe est arrivé à Quito à la fin de janvier, mais privé de son chef.

Nous avons promis à nos chers Coopérateurs de leur donner, sur la mort du vieux missionnaire de Don Bosco, les détails que nous avons reçus de nos confrères de l'Équateur : nous sommes heureux de pouvoir tenir parole ce mois-ci. Après avoir fait connaissance avec lui, dans notre dernier *Bulletin*, les amis de Don Bosco liront avec un pieux intérêt le récit des derniers moments de l'apôtre ravi aux âmes qui l'attendaient, dans le nouveau Vicariat de Mendez et Gualaquiza. Nous demandons à nos lecteurs de s'unir à nous pour obtenir à cette âme bénie le repos en Dieu, si la mort de prédestiné où nous allons nous édifier n'a pas ouvert sur le champ les portes du ciel à notre vaillant sauveur d'âmes.

## De Saint-Nazaire à Quito

### I. — DE SAINT-NAZAIRE A PANAMA.

**Le voyage. — Vingt jours de mer. — La séparation. — Caracas.**

La Gayre (Vénézuéla), 26 décembre 1892.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Nous sommes arrivés ici, hier 25, à 7 heures du matin. On nous a donné libre pratique. Il n'en avait pas été de même à la Martinique, où, nous regardant comme affectés de quelque mal contagieux et suspects de choléra, on nous avait relégués au large et complète-

(1) Voir *Bulletin* de mars, p. 71-72.

(2) Voir *Bulletin* de mars, p. 46, et d'avril, p. 94-98.



ment isolés; ceux qui voulurent néanmoins descendre à terre furent conduits au Lazaret.

Don Rabagliati et son groupe ont fait hier une excursion à Caracas; ils sont remontés à bord aujourd'hui, vers trois heures de l'après-midi.

DON ANGE SAVIO.

Savanille, 29 décembre 1892.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Nous y sommes!... à terre, après vingt jours de mer. Ce matin nous avons quitté nos frères qui se rendent à Panama. Ces pauvres amis craignent, et non sans raison, de manquer le paquebot du Pacifique: le nôtre est en retard; dans ce cas, ils devraient passer quelques jours à Panama, ce qui offre un intérêt très médiocre, vous pouvez le croire. Quant à nous, pour souffrir moins des fièvres et de la température embrasée de la côte, nous prendrons le premier bateau en partance.

Nous ne pouvions souhaiter une traversée plus heureuse; après les *émotions* de règle, durant les premiers jours, tout s'est passé à merveille. *Deo gratias*. Nous espérons n'être pas plus mal sur le fleuve et puis sur nos mules, quand il faudra chevaucher en montagne.

À Caracas, j'ai pu présenter mes hommages à M<sup>r</sup> l'Archevêque et à Don Arteaga. Ils veulent à tout prix les Salésiens pour le commencement de l'année 1893. Le lendemain de ma visite, ces deux amis dévoués de nos Œuvres eurent à ce sujet un entretien avec le nouveau président du Vénézuéla, M. Crespo, qui désire ardemment une fondation salésienne.

À la Guayre, D. Monteverde fut tout aimable pour nous: je vous assure que nous avons en lui un ami bien vrai. Nous avons passé en sa compagnie le saint jour de Noël; mais nous avons chanté la messe de minuit à bord, avec beaucoup de solennité. Tout le personnel du paquebot s'est constamment montré à notre égard d'une complaisance parfaite.

Quant à nos confrères destinés à l'Équateur, ils allaient tous bien quand nous les avons laissés; le vapeur que nous avons pris ensemble à Saint-Nazaire et qui va les emporter à Panama, l'*Amérique*, est encore dans le port, et je l'aperçois de l'appartement où j'écris cette lettre. Vers le 15 janvier nous serons tous, eux et nous, rendus à destination.

Veuillez saluer pour nous tous nos chers Supérieurs, en leur disant que nous nous recommandons à leurs prières.

Et vous, bien-aimé Père, priez tout particulièrement pour ceux de vos fils que j'ai amenés d'Europe, bénissez-les, mais bénissez tout spécialement

Votre fils très affectionné  
DON EVASIO RABAGLIATI.

### Les passage de l'isthme. — Six jours à Panama.

En vue de Colon, 30 décembre 1892.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

J'espère mettre bientôt à la poste le présent billet. Don Rabagliati et ceux qui l'accompagnent en Colombie sont descendus à Savanille. Leurs bagages n'ayant pu partir avec eux, ils se sont trouvés sans linge: nous avons puisé dans nos malles pour tirer d'embaras ces pauvres confrères. Notre santé ne saurait être meilleure.

Priez pour nous et bénissez-nous tous.

DON ANGE SAVIO.

Panama, 3 janvier 1893.

Le 30 décembre dernier, notre paquebot *Amérique* est arrivé à Colon sur le soir, avec un jour de retard; par suite, comme nous le redoutions, la correspondance du Pacifique était manquée.

Nous voici donc à Panama. Les Lazaristes, à qui j'ai pour mon compte personnel et depuis longtemps de grandes obligations, nous donnent la plus fraternelle hospitalité. Il va sans dire que je me suis présenté à M<sup>r</sup> l'Évêque. Sa Grandeur, qui nous porte une particulière affection, a bien voulu se déclarer prête à nous venir en aide dans tous nos besoins.

En ce moment, la chaleur suffocante et le manque de travail ôtent à la ville une grande partie de ses attraits. Les étrangers sont exposés plus que les autres aux insulations et à la fièvre jaune; aussi nous impose-t-on une foule de précautions et de jour et de nuit, surtout dans nos repas. Pour ce qui nous concerne, jusqu'ici nous avons souffert assez peu; votre serviteur, en particulier, n'a pas eu l'ombre d'une indisposition: ce n'est pas un mince avantage que d'être endurci à la fatigue et acclimaté. *Deo gratias!*

Nous partirons le 5 peut-être, mais plus probablement le 7 janvier; c'est vous dire que notre voyage traîne en longueur et manque un peu de charme. J'ai télégraphié à Don Calcagno (1) pour le prier de nous fournir de bonnes mules avec selles pour nous et bâts pour nos bagages. Cette courte dépêche m'a coûté 42,50. Dans des voyages comme le nôtre, quand on est en nombre, il faut délier à chaque instant les cordons de la bourse, tantôt pour la manutention des colis, tantôt pour un tonique, puis pour un remède et que sais-je encore!... Que de misères! que de misères!

Panama, 4 janvier.

Le *Cochapoal*, qui doit nous conduire à Guayaquil, vient d'arriver. Demain soir nous serons à bord. Si nous devions stationner un peu trop à Guayaquil, je craindrais de voir bientôt des malades dans notre petit groupe:

(1) Supérieur de l'Oratoire de Quito.



voyez-vous des gens de la Haute Italie dans cette atmosphère de fournaise ?

Nous nous recommandons aux prières de nos confrères et de nos Supérieurs, en demandant à notre bien-aimé D. Rua de nous bénir.

Croyez-moi toujours

Votre fils très affectionné  
DON ANGE SAVIO.

## II. — DE PANAMA A GANGUIS.

### Les derniers moments de Don Savio.

Riobamba (Équateur), 21 janvier 1893.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE  
DON RUA,

La première lettre qu'il m'est donné de vous écrire depuis ma venue dans ces régions lointaines serait une consolation pour mon cœur de fils, si je n'avais le douloureux devoir de vous confirmer l'annonce, déjà reçue par vous, d'une cruelle épreuve, la plus grande assurément qui pût visiter notre caravane. J'ai en effet la certitude que le télégraphe vous a déjà transmis la triste nouvelle de la mort de notre excellent et très cher Don Savio. La présente lettre, je le sais, en ravivant votre douleur, vous en fera sentir de nouveau toutes les amertumes; mais vous y puiserez aussi consolation et réconfort, en apprenant que Don Savio a fait une mort précieuse, une mort comme le Seigneur en accorde à ses apôtres, à ses élus. Pour moi, qui ai eu le bonheur de l'assister jusqu'à sa dernière heure, ce ministère m'a laissé des souvenirs tellement sur-naturels et une édification si profonde, que maintenant encore, au début de cette lettre, je ne puis retenir mes larmes, en pensant au départ suprême et inattendu d'un si éminent supérieur et Père. Mais je ne puis me défendre, d'autre part, d'être doucement persuadé que Don Savio a pris son vol tout droit vers le ciel, pour aller recevoir le prix de ses fatigues et de son héroïque obéissance. Près de Dieu, il intercède sûrement pour nous et pour la Mission où il allait chercher des âmes à sauver.

### Guayaquil. — Guaranda. — Ganguis. — Les premiers symptômes du mal.

Don Savio vous a écrit de sa main les nouvelles de notre voyage, qui a été si heureux jusqu'à Panama.

Partis le 6 janvier de ce dernier port par le paquebot anglais *Cochapoul*, nous sommes arrivés le 10 à Guayaquil, où nous nous sommes reposés tout le lendemain. Le 12, nous commençons à grimper vers Quito. Le samedi soir 14 janvier, nous arrivions à Gua-

randa, après avoir passé la nuit précédente dans une misérable cabane où nous avons pensé mourir de froid.

Guaranda se trouve au pied du gigantesque Chimborazzo. La caravane prit gîte à l'*Hôtel Bolivar*. Nous étions à peine arrivés que Don Savio se jeta sur un lit, chose absolument étrange chez lui, qui était toujours le dernier à prendre du repos. Il avait bien dormi une demi-heure quand on l'appella pour recevoir M. le curé de Guaranda, qui avait aimablement prévenu notre visite. Peu après, Don Savio se rendit au presbytère pour présenter ses devoirs à M. le curé, et aussi pour fixer l'heure des messes du lendemain dimanche. A son retour, il m'appela et me dit: « J'avais décidé que nous nous reposerions ici toute la journée de demain; mais il paraît qu'on ne peut en un seul jour franchir la montagne et descendre à Ambato: il faut donc gagner du temps. En conséquence, faites en sorte que tout soit prêt demain matin: aussitôt après la messe nous nous mettrons en route. » Don Savio traita avec les muletiers et puis prit avec nous le repas du soir; son appétit nous sembla de bon augure. Bientôt, tout le monde gagna le lit sans se faire prier.

Le matin, après la messe de notre Supérieur, nous étions prêts à monter à cheval pour faire l'ascension du Chimborazzo: mais les muletiers nous manquèrent de parole et ne parurent point. Don Savio, qui avait résolu de partir à tout prix, ne se déconcerta pas; il en trouva d'autres, et vers midi et demi, nous pûmes enfourcher nos montures et nous mettre en route. Cinq heures de montée entre des cimes effrayantes, par un chemin souvent très étroit et taillé au flanc de rochers à pic surplombant d'horribles précipices, nous mirent à Ganguis, où nous devions passer la nuit.

### La cabane de Ganguis. — La chambre mortuaire.

Sur la pente rapide d'une vallée resserrée, non loin de la route de Quito, se trouve une cabane en partie creusée dans le sol, et dont les murs, construits en terre, supportent un toit de chanvre. Elle se compose de trois pièces: la première loge la famille, la seconde sert de cuisine, et la dernière — la plus élégante — est réservée aux voyageurs. Aussi ce réduit a-t-il une sorte de plafond, chose plus que rare dans ces régions, mais un plafond fait de claies enduites de terre glaise et attachées au toit par des joncs. Ce plafond tout primitif, à moitié démoli, menace ruine, laisse voir le toit en plus d'un endroit et livre à l'air, vraiment très froid à cette altitude, un large passage. La chambre dont il s'agit possède une fenêtre, ce qui est, paraît-il, un luxe extraordinaire sur ces montagnes. Pauvre fenêtre! Veuve de ses carreaux de vitre, elle se compose de deux



battants — deux guichets — fendillés outre mesure et branlant sur leurs gonds; la porte n'est pas en meilleur état: dans les pentes dont elle est zébrée, on passerait non seulement la main, mais le bras. C'était-là notre gîte. Je me trompe: nous le partagions avec des sacs d'avoine, des provisions de ménage, des harnais, etc., etc.

Avant tout, Don Savio nous recommanda instamment de nous garantir de la bise fine et glaciale qui arrivait en droite ligne des cimes neigeuses du Chimborazo, dont nous étions peu éloignés: c'est que nous sommes déjà à 3500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Notre excellent Supérieur ne tarda pas à voir combien ses craintes étaient justifiées: le corroyeur Peretti se débattait contre une forte fièvre. Heureusement un de nous, le sculpteur Minghetti, avait une provision d'antipyrine: on en administra quelques doses au malade, et le lendemain il était en état de continuer la route.

**Le dernier repas en communauté. — Le lit de mort.**

Après avoir commandé le pauvre repas de la caravane, Don Savio, m'appellant dans l'unique chambre où nous devons tous passer la nuit, me pria d'étendre une natte sur le sol; il s'y coucha aussitôt, après avoir placé sous sa tête une valise en guise d'oreiller. Inquiet, je lui demandai s'il se sentait indisposé: il me répondit que non, ajoutant qu'il lui fallait seulement un peu de repos.

Le souper servi, nous l'invitons à le partager avec nous. Nos instances réitérées le décident enfin à venir à table: « Eh bien, dit-il, si vous le voulez, je vais prendre un peu de soupe: sans cela, vous ne me laissez pas en paix. » Quelques cuillerées de bouillon lui suffirent. En souhaitant une bonne nuit à nos hôtes, il les pria de lui céder l'unique lit de la chambre des voyageurs, ou plutôt de la maison, parce que ces pauvres gens couchent à terre. Cette demande fut exaucée avec un véritable empressement de cordialité. Mais quel lit, grand Dieu! Quatre pieux fichés en terre soutenant une sorte de claie rustique, faite de branches d'arbres et la maintenant à quelque distance du sol; sur ce sommier d'un nouveau genre, une mince couche d'herbe sèche et une natte grossière tenaient lieu de matelas.

Et c'est sur cette couche misérable que notre pauvre Don Savio allait rendre son âme à Dieu!

Profitant de la permission qu'il venait d'obtenir, notre Supérieur étendit une couverture de laine sur ce grabat et s'y coucha; une autre couverture, sa douillette et sa soutane lui servirent à se défendre du froid qui commençait à l'envahir. Pour soulager Peretti, terrassé lui aussi par la fièvre, il s'était dessaisi d'une manière de matelas qui garnissait le lit rustique.

Pour nous, étendus sur des nattes, nous cherchons à dormir, mais sans pouvoir y arriver, à cause de notre grande lassitude, du froid qui nous pénétrait jusqu'aux os, et surtout des appréhensions que nous inspirait l'état de Don Savio. En effet, à peine couché, le pauvre Père se mit à tousser; et cette toux sèche devint si gênante que vers minuit elle ressemblait à un râle: on eût dit le malade endormi, mais d'un sommeil pénible, coupé à chaque instant de fortes quintes de toux.

**D. Savio ne peut plus continuer le voyage. La séparation.**

Le matin, de très bonne heure, je m'approchai du grabat pour voir comment allait notre Supérieur et connaître ses intentions touchant le voyage. J'appris qu'il ne se sentait pas bien du tout, et qu'il souffrait d'une violente migraine; malgré tout, il voulut qu'on fit seller nos montures. Quand tout fut prêt, je retournai près de lui pour savoir s'il pourrait se lever: il essaya, mais ne réussit qu'à s'asseoir sur son lit, et après de grands efforts. Il me dit alors: « Je ne suis pas en état d'aller plus loin; partez, vous autres, je vous suivrai un peu plus tard. » Vous ne pouvez vous figurer, bien-aimé Père Don Rua, notre consternation à ce moment: nous étions comme hébétés.

Don Savio, reprenant la parole: « Pourquoi ne partez-vous pas? »

— Mais n'est-il pas prudent que quelqu'un reste avec vous, répondis-je?... Dites-nous qui vous désirez garder près de vous.

— Vous, Pancheri; quant aux autres, qu'ils continuent leur voyage.

Il fallut bien obéir. Mais, dominant mon affliction, je recommandai à mes confrères, avant de les laisser partir, de nous envoyer sans retard, à peine arrivés à Riobamba, un prêtre, un médecin, des draps de lit, des vivres, etc. — Dans ce désert, nous manquions de tout. M. Coppo, le chef-ajusteur de l'Oratoire de Riobamba, parti le 15 au matin pour venir à notre rencontre, nous avait rejoints près de Guaranda; il allait maintenant guider la caravane, et me promit de hâter l'expédition des secours dont nous avions besoin. Quand nos voyageurs furent en route, je revins près de notre cher malade.

La toux devenait de plus en plus gênante. Pas la moindre expectoration, qui aurait diminué l'engorgement: la respiration se faisait toujours plus saccadée et la fièvre ardente ne promettait guère de baisser. Vers onze heures du matin (lundi 16 janvier), Don Savio me demanda un peu de bouillon. Par un hasard providentiel, notre hôtesse avait une petite basse-cour; et je pus bientôt offrir à notre malade un bol d'excellent bouillon de poule. Il en prit quelques cuillerées; puis, se tournant vers moi: « Ne restez pas



toujours à mon chevet, me dit-il : allez donc faire un bout de promenade, pendant que le soleil donne un peu. » Cette fois encore, il fallut obéir ; mais la pensée de l'état du pauvre Père me ramena bientôt près de son grabat.

Jusque-là, il n'avait pas souvent demandé à boire ; mais, vers le soir, il commença à être très altéré. Hélas ! je n'avais à lui donner qu'un peu d'eau fraîche, où il faisait fondre un morceau de sucre. Ma pharmacie se composait d'un malheureux citron, que notre hôtesse avait fini par découvrir dans un coin de la cabane, après avoir tout bouleversé.

#### Le mal fait de rapides progrès. La dernière nuit.

La journée vit une aggravation croissante. Le soir, vers cinq heures, le soleil était déjà couché depuis un peu de temps, et rien de nouveau ! Dieu seul sait quelles angoisses m'étreignirent alors le cœur... Que devenir, au début d'une longue nuit, seul, sur ces sommets désolés, à trente kilomètres et plus de tout lieu habité, avec un malade dont l'état sérieux allait exiger des soins et des consolations que j'étais impuissant à lui donner ! Je priais sans interruption, pour supplier Notre-Seigneur et sa divine Mère de jeter sur nous un regard de pitié.

Vers six heures, Don Savio me dit : « Je dois sûrement avoir besoin d'un médecin et d'un prêtre... »

Je lui répondis : « Ce matin, quand les nôtres sont partis pour Riobamba, je leur ai recommandé d'une façon pressante de nous envoyer, à peine arrivés, médecin, prêtre et tout ce dont nous manquons ici. J'aurais pu, il est vrai, courir moi-même aujourd'hui encore à Guaranda, qui est plus près d'ici ; mais c'est une course de huit heures de cheval, aller et retour... Il fallait vous laisser seul durant tout ce temps-là : je n'ai pas eu le cœur de m'y résigner. A cette heure-ci je ne sais vraiment à quoi me résoudre... Le chemin est si mauvais !... Et puis, dans cette obscurité... »

— Si vous avez demandé du secours à nos confrères de Riobamba, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire : cela suffit. Et quand viendront-ils ?

— Le chef-ajusteur m'a affirmé qu'ils arriveraient probablement ce soir ; mais je crains que ce ne soit impossible.

— Cela suffit, et c'est bien.

#### Le testament de Don Savio. Sa résignation à la volonté de Dieu.

Il est huit heures. Le mal fait des progrès effrayants : l'œil peut suivre ses ravages. Le cher malade s'en rend compte mieux que moi. Toutefois, recueillant le peu de forces qui lui restent encore, il me dit à grand-peine : « Je me sens mourir... Quand je serai mort,

vous enverrez à Don Rua les papiers que contient ma valise, et vous prierez pour moi. »

En l'entendant parler ainsi, j'éclatai en sanglots et je répondis : « Ne me dites point ces choses-là, Don Savio : vous n'allez pas mourir maintenant. Comment la Madone pourrait-elle permettre que vous mouriez dans ce désert, sans aucun de nos prêtres pour vous assister ? Cela ne sera pas.

— Et si le Seigneur le veut, ne devons-nous pas nous résigner à sa volonté ? Oui, oui... ce que Dieu veut : même pour cette épreuve, que la volonté de Dieu soit faite ! Si j'avais un prêtre, je me confesserais ; je n'en ai point : que la volonté de Dieu soit faite, en cela comme en tout le reste. »

Puis il continuait : « Mon Jésus, miséricorde ! Seigneur, pardonnez-moi mes péchés ! Marie, aidez-moi ! Et, se tournant vers moi : « Je regrette de ne pouvoir prier... »

Pour moi, ayant retrouvé un peu de calme au prix de grands efforts, je répondis au vénéré mourant : « Ayez confiance en Marie : Elle ne manquera pas de vous venir en aide. Que de fois ne l'avez-vous pas invoquée durant votre vie !... Elle vous assistera, j'en suis sûr, à cette heure décisive. »

— C'est vrai : je L'ai invoquée bien souvent : mais j'ai mal prié. Mon Jésus miséricorde ! Je ne mets point ma confiance en mes mérites, parce que je n'en ai pas.

Et, comme pour donner plus de force à cette protestation, par deux fois, il répéta en espagnol : « *Nada, nada* — aucun, aucun. »

C'étaient ensuite des phrases interrompues par des quintes de toux déchirantes et scandées par le terrible hoquet : « Je mets ma confiance dans les mérites de Jésus-Christ... Mon Jésus, miséricorde ! *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.* » — Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.

Je présentai alors à Don Savio mon crucifix il le porta rapidement à ses lèvres et le baisa avec une ardeur qui aurait arraché les larmes au spectateur le plus insensible. Et, ne se lassant point de couvrir de baisers l'image du Sauveur, il redisait ses chères oraisons jaculatoires : « Mon Jésus, miséricorde ! Jésus, Marie, Joseph, je remets mon âme entre vos mains ! Que votre volonté, Seigneur, soit faite en toutes choses ! » Ces invocations enflammées étaient d'ailleurs prononcées avec un tel accent de résignation serene qu'on voyait, en quelque sorte, le calme de cet ami de Dieu en présence de la mort de plus en plus imminente.

J'ouvris mon livre de prières, et, lentement, je lus les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, puis la prière à saint Joseph pour obtenir une bonne mort, et enfin toutes les autres prières, si touchantes et si belles, que nous récitons le jour de la retraite du mois. Don Savio, suffoqué par le râle suprême, priaît avec moi en union d'esprit et de cœur.



Mais, pensant aux circonstances de cette agonie, je ne pus maîtriser ma douleur, au point de me dire en moi-même : « Il est impossible que le bon Dieu et Marie Auxiliatrice permettent qu'un de leurs fils de prédilection s'en aille ainsi à son éternité, sans un prêtre pour l'assister : ils doivent ou bien lui rendre la santé ou au moins prolonger son existence jusqu'à l'arrivée d'un prêtre. »

Alors, comme assuré d'obtenir au moins cette dernière grâce, je recouvrai un peu de paix. Don Savio, lui aussi, avait dû faire une prière semblable, parce que nous avons été pleinement exaucés.

Au lieu de recourir de nouveau à mon livre, je commençai la récitation du saint Rosaire, toujours pour demander à la Madone d'accorder un délai au vénéré moribond, qui revenait sans cesse à ses oraisons jaculatoires favorites : « Mon Jésus, miséricorde ! Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses ! »

Il baisait toujours le crucifix ; et quand il ne pouvait pas articuler convenablement, il agitait les mains pour faire un geste qui disait évidemment : « Ce que vous voudrez, Seigneur ! »

Cependant, une affreuse quinte de toux le saisit, qui semblait devoir l'emmenager : au contraire, le râle diminua tout à coup, au point que tout danger immédiat paraissait éloigné sinon entièrement conjuré. Je respirai, tout en renouvelant du fond de mon cœur ma prière à la Très Sainte Vierge.

Vers onze heures du soir, Don Savio me dit : « Allez prendre un peu de repos : vous devez en avoir besoin. » Me voyant hésiter à lui obéir, il réitéra son invitation. Je dus céder et me jeter sur une natte, où je m'endormis sur le champ. Mais quelques instants après, une nouvelle quinte de toux de mon malade me réveilla en sursaut. J'étais à peine à son chevet qu'il me demanda à boire ; puis, se couchant sur le côté droit, il s'assoupit. Mais après quelques minutes de ce sommeil factice, il me dit, autant que le lui permettait l'oppression : « Je n'en puis plus ! » C'est là, je puis le dire, l'unique plainte que j'aie entendue sortir de la bouche de notre pauvre Supérieur ; et cependant, que ne souffrait-il pas !... Se réfugiant dans la prière, il parlait à Dieu continuellement et baisait de temps à autre le Crucifix. Et c'est ainsi que se passa cette nuit du 16 au 17 janvier, nuit éternelle, vous pouvez le croire. Le matin arriva : personne encore !

#### L'arrivée d'un prêtre salésien. — D. Savio expire dans ses bras.

Dans la matinée, environ à onze heures, je dis à Don Savio, toujours aux prises avec sa longue et sereine agonie : « Je vais un instant sur la colline pour voir si quelqu'un arrive de Riobamba. »

— Oui, allez, me répondit-il.

Mon absence fut de courte durée : « Ne viennent-ils pas encore ? » me demanda le malade à mon retour. Je dus avouer que non. Par deux fois, j'avais gravi la colline pour interroger l'horizon, quand j'aperçus enfin une caravane assez éloignée de Ganguis, mais où je distinguai cependant deux soutanes. Un instant après, j'annonçai l'heureuse nouvelle à Don Savio, qui s'en montra tout joyeux. Me portant alors vers les voyageurs, je reconnus Don Bruzzzone et le clerc Ghiglione. Le premier me demanda aussitôt : « Comment va-t-il ? » C'est à peine si j'eus la force de répondre : « Très mal. »

En un clin d'œil, nous fûmes près du pauvre mourant, qui voulut connaître ses visiteurs. Le prêtre qui arrivait prit alors la parole : Je suis Don Bruzzzone, un de vos confrères et un prêtre ; mon compagnon est un clerc, lui aussi Salésien. Nous venons de Riobamba. Courage, Don Savio ! Nous sommes venus vous apporter tous les secours dont vous pouvez avoir besoin. Courage ! Confiez-vous dans le Seigneur : que sa sainte volonté soit faite ! »

Tandis que le prêtre exhortait Don Savio et lui donnait l'absolution, j'étais sorti un instant pour desseller les montures. Tout à coup, je m'entends appeler. Je cours : Don Savio allait rendre l'âme ! Don Bruzzzone, qui récitait les prières des agonisants, s'arrêta net, pour donner la bénédiction papale *in articulo mortis* : il terminait à peine, que Don Savio expira doucement.

La grâce si ardemment désirée était obtenue : la Très Sainte Vierge avait accordé au vieux missionnaire de rendre à Dieu sa belle âme entre les bras d'un prêtre de sa famille religieuse.

C'était le 17 janvier, à 2 h. 1<sup>2</sup> de l'après-midi, et un quart d'heure après l'arrivée de nos deux confrères de Riobamba.

Vous pouvez vous imaginer, bien-aimé Don Rua, notre désolation. Nous ne pouvions nous persuader que notre vénéré Supérieur fût mort. Don Bruzzzone et votre serviteur criaient : « Don Savio !... Don Savio !... » Mais Don Savio n'était plus... Il était allé recevoir le prix de ses vertus et de ses fatigues apostoliques.

En effet, sa vie est pleine de mérites. Après en avoir dépensé une grande partie dans nos Maisons d'Europe, ayant entrevu quel champ sans limites la Patagonie ouvrait à son zèle, il s'y jeta avec enthousiasme, se soumettant de grand cœur à toutes sortes de fatigues et de privations. L'obéissance, autre champ tout aussi vaste et non moins difficile à cultiver, lui indiqua dernièrement l'Équateur. Il semblait que la nature frémit un peu à la pensée de cette autre lutte avec l'inconnu d'une nouvelle immolation lointaine... Mais l'apôtre du Seigneur triompha de toutes ses répugnances : chez lui, la grâce avait



toujours le dernier mot : il partit. Près d'entrer dans le champ de ses futurs labeurs, il sent ses forces faiblir, mais garde une âme virile ; il meurt sur le chemin où l'avait engagé l'obéissance, mais il meurt avec le désir de se mettre à l'œuvre. Il expire dans un pauvre réduit, pièce de luxe d'une misérable chaumière ouverte à tous les vents et perdue au milieu des montagnes ; son âme vaillante, il la rend à Dieu sur un grabat qui ressemble à un instrument de supplice plutôt qu'à un lit. Comment ne point penser à la crèche de Bethléem, en voyant la naissance au ciel de ce fils de Don Bosco ! Et que de motifs d'espérer, en présence d'une mort où tout parle du Calvaire !

Ces réflexions réjouissaient notre foi, mais notre douleur humaine gardait toutes ses amertumes... Nous avons perdu un Supérieur vénéré, un Père bien-aimé... Aussi notre affliction ramenait-elle sans cesse sur nos lèvres ce nom si cher : « Don Savio !... Don Savio !... » Hélas ! de ce qui fut Don Savio nous n'avions plus que la froide dépouille.

#### **La douloureuse nouvelle se répand dans toute la République de l'Équateur.**

Cependant, il s'agissait de prendre une décision. On fut d'avis qu'il fallait se rendre à Guaranda pour télégraphier à Riobamba et à Quito. Je montai à cheval, et, en compagnie du muletier qui avait guidé la caravane de Riobamba, je descendis en toute hâte vers Guaranda.

Nous étions en route depuis une heure à peine, quand je rencontrai un médecin escorté de huit robustes Indiens. Cette petite expédition se rendait à Ganguis pour prendre Don Savio et le transporter à Guaranda. Le médecin était parti sur un ordre du gouverneur local, avisé télégraphiquement par le président de la République lui-même, Don Luis Cordero, à qui Don Calcagno, directeur de l'Oratoire de Quito, avait communiqué une dépêche l'informant de la maladie grave de notre cher missionnaire.

Apprenant que Don Savio était mort, le docteur rebroussa chemin pour descendre avec moi à Guaranda ; quant aux Indiens, ils continuèrent leur route vers Ganguis, avec la consigne de se tenir prêts, pour le milieu du jour suivant, à transporter la dépouille vénérée à Guaranda.

Nous étions à peine arrivés dans cette ville, que le médecin courut annoncer la triste nouvelle au gouverneur. Celui-ci télégraphia sur le champ au président de la République. La réponse ne se fit pas attendre : elle ordonnait de faire au missionnaire de Don Bosco, et aux frais de l'État, des funérailles très solennelles. De mon côté, j'expédiai aussi une dépêche aux nôtres de Riobamba et de Quito, pour leur notifier notre douloureuse épreuve.

Après avoir passé la nuit chez le bon curé de ce pays, D. Vallejo, de bonne heure je me mis en route pour Ganguis où je tenais à me trouver pour la levée du corps.

#### **La levée du corps. — Le cortège funèbre de Ganguis à Guaranda.**

Le 18 janvier, vers midi et demi, Don Bruzzone récita les prières de la levée du corps sur la dépouille de notre cher défunt, qui fut ensuite assujéti sur une large planche. Les huit Indiens prirent sur leurs robustes épaules le précieux fardeau, et le cortège funèbre se mit en route pour Guaranda. Le clerc Ghiglione et votre serviteur avaient pris place sur les côtés ; derrière venait Don Bruzzone, qui récitait des prières.

Vous devinez quelles pensées se présentaient comme d'elles-mêmes à notre esprit, durant ce lugubre voyage... Don Savio a donné les meilleures années de son existence pour les Indiens ; pour leur salut, il a mille fois exposé sa vie, jusqu'au jour où le Seigneur lui a demandé l'immolation suprême... Et maintenant, ce sont des Indiens qui, les premiers, viennent prier pour son âme et rendre à ses restes mortels les premiers devoirs et les premiers honneurs. Nous n'étions que trois à représenter à ces obsèques d'un missionnaire la famille religieuse à laquelle il appartenait : les âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ et celles qu'il brûlait de conquérir encore, elles avaient leurs délégués dans ce cortège funèbre d'un sauveur d'âmes ; et ces délégués, Dieu les avait envoyés plus nombreux que les frères mêmes de l'apôtre des Indiens...

À huit heures du soir, nous arrivions à Guaranda. Il était nuit noire. Mais, dès les premières habitations, nous nous trouvons en présence d'une foule considérable — hommes, femmes et enfants munis de lanternes — qui nous accompagna jusqu'à la porte de l'église paroissiale, où M. le curé, revêtu de la chape et assisté de deux prêtres, attendait le cortège. Les prières liturgiques récitées, on déposa le corps sur un catafalque grandiose, orné d'un riche luminaire, et l'on chanta une absoute.

#### **Les funérailles solennelles à Guaranda. — Le tombeau de Don Savio.**

Le lendemain, 19 janvier, eut lieu un office funèbre très solennel, auquel assistèrent, avec une foule de fidèles, toutes les autorités ecclésiastiques, les fonctionnaires de l'État, et la municipalité. Don Bruzzone chanta la messe. Le cimetière, où l'on se rendit en procession immédiatement après la cérémonie, consiste en un terrain entouré d'un simple mur de terre. On y voit une petite chapelle, plusieurs croix et deux monuments assez primitifs, construits avec des briques et de la terre glaise ; ils contiennent quelques



niches, dans l'une desquelles on déposa le corps de Don Savio.

Après une dernière parole pour le repos en Dieu de celui que nous ne devions plus revoir ici-bas, tristes malgré nos pensées de foi, nous quittions cet humble cimetière, où désormais tous les Salésiens envoyés dans l'Équateur viendront chercher des exemples de vertu éminente, et aussi retremper leur zèle pour les intérêts de Dieu et le bien des âmes.

Nous eûmes à cœur de remercier M. le curé, comme aussi toutes les autorités du pays, des honneurs rendus avec tant d'éclat et de cordialité à notre bien-aimé Don Savio; et puis, ce même jour encore nous vit partir pour Ganguis, où il fallut passer la nuit. Le lendemain, de très bonne heure, nous faisons l'ascension du Chimborazo, par un froid glacial, pour arriver à 2 heures de l'après-midi à Riobamba, d'où je vous écris cette longue lettre.

#### La maladie de Don Savio. -- Ses causes.

Vous connaissez maintenant, vénéré Père Don Rua, et dans tous ses détails, la mort précieuse de notre cher et regretté Don Savio; mais vous ne saurez gré, j'en suis sûr, de vous dire un mot de la maladie qui l'a emporté et des causes de son mal presque foudroyant.

Durant la traversée de Saint-Nazaire à Colon, le vieux missionnaire a été sans contredit le moins éprouvé de toute la caravane; toutefois, en dernier lieu, il se plaignait assez souvent d'un peu de migraine. Pendant les six jours que nous avons dû passer à Panama, comme aussi tout le temps de notre navigation sur le Pacifique, il parut se porter à merveille, en dépit de la chaleur excessive dont nous avions à souffrir, surtout à Guayaquil, où, durant une grande partie de la journée, nous aurions pu nous croire dans une véritable fournaise. Le 11 janvier, après nous être embarqués sur le petit vapeur qui remonte le fleuve à partir de Guayaquil, nous arrivions à Babahoyo vers les quatre heures de l'après-midi. Là aussi, régnait une chaleur presque intolérable. Le lendemain, nous ne pûmes monter à cheval qu'à dix heures du matin! Et cette journée fut plus meurtrière encore que la précédente; en effet, nous eûmes à traverser une plaine immense au milieu de laquelle une route extraordinairement poussiéreuse nous exposait sans défense aux rayons embrasés d'un soleil équatorial. Le thermomètre marquait 35 degrés à l'ombre. Jusqu'à six heures du soir, nous dûmes cheminer dans cette fournaise. Enfin, à la tombée de la nuit, nous étions au pied des Cordillères.

Le 13 janvier, nous fûmes en route de bonne heure pour faire l'ascension de la première cime; mais le sentier était si escarpé,

nous étions d'ailleurs à peu près tous de si pauvres cavaliers, qu'il nous fut impossible de faire l'étape ordinaire. Pour comble de malheur, vers quatre heures et demie, nous dûmes entrer dans un brouillard si épais qu'il empêchait de voir à dix pas devant soi. Les muletiers eux-mêmes nous avertirent qu'il nous fallait renoncer à gagner Cimbo, localité située sur l'autre versant de la montagne. En conséquence, on fit halte dans une misérable lutte exposée à tous les vents, une de ces cabanes comme en élèvent les bergers pour se garantir vaille que vaille contre la pluie.

Heureusement pour nous, des ouvriers travaillant à l'entretien de cette route de montagne, nous fournirent quelques vivres; et puis chacun se coucha sur la terre nue. Un vent glacial nous transperça jusqu'aux os: nous étions à 3250 mètres au-dessus du niveau de la mer. Pour surcroît de malchance, un brouillard épais nous mouillait de la façon la plus pénible. Le thermomètre marquait 5 degrés. Tomber, dans un même jour, de 35 à 5 degrés, c'était une transition par trop brusque.

Le froid nous valut à tous une nuit blanche. Et chacun de nous a gardé la conviction que Don Savio a pris là le mal dont les rapides progrès n'ont pu être enrayés. Cependant, le 14 au matin, il se leva comme nous, enfourcha son mulet, puis se mit en route avec la caravane; il parla bien d'une violente migraine, mais ne tarda pas à me dire qu'il en était délivré. Durant toute cette journée, sa bonne humeur habituelle nous réjouit tous; il s'extasiait avec bonheur devant les magnificences de cette nature équatoriale, surtout quand nous eûmes atteint le sommet du mont, d'où l'on pouvait voir le Chimborazo lever vers le ciel son front majestueux, couronné de neiges éternelles.

Au bas du versant oriental, il nous fallut traverser une vallée profonde où la chaleur nous éprouva de nouveau beaucoup, tout le jour et une partie du lendemain. Le froid vif qui nous attendait à Ganguis le surlendemain a sûrement porté le dernier coup à la robuste santé du pauvre Don Savio. Ganguis, station située sur la route qui franchit le Chimborazo, est exactement à 3500 mètres d'altitude; et le voisinage constant des neiges perpétuelles y fait régner à demeure un froid intense. Vous le comprenez maintenant, ces brusques et excessives variations de température ont déterminé chez notre regretté confrère une pulmonie foudroyante qui, en moins de quarante heures, a eu raison de lui et l'a mis au tombeau.

Pauvre Don Savio! Ou plutôt, c'est nous qui sommes à plaindre d'avoir perdu un Père et un Supérieur très bon et si aimé. La Mission de Mendez et Gualaquiza commence au milieu des larmes et de larmes bien



amères : il nous est doux d'espérer que la moisson y sera pleine d'allégresses. Les prières de Don Savio nous aideront à être exaucés.

Bénissez, bien-aimé Père Don Rua, tous ceux de vos fils que le départ de Don Savio laisse orphelins ici; pensez à leur donner un autre chef qui les guide vers le champ à cultiver; bénissez enfin, et d'une façon toute spéciale, celui que la perte de Don Savio a éprouvé entre tous.

*Votre fils très affectonné en N.-S. J.-C.*

HYACINTHE PANCHERI  
catéchiste, missionnaire de Don Bosco.

Une lettre de Quito peut servir de *post-scriptum* à celle qu'on vient de lire. La voici : « Le 26 janvier, dans notre église du Sacré-Cœur, il a été célébré un service solennel pour le repos de l'âme de notre cher Don Savio. On a remarqué dans l'assistance : M. le président de la République, plusieurs ministres et l'élite de Quito. Les RR. PP. Jésuites ont réclamé le privilège de donner l'absoute.

La cérémonie a duré de 10 heures à 1 heure après-midi. Ces suffrages et ces démonstrations de tout un peuple sont un hommage chrétien et délicat à la mémoire de notre vénéré Supérieur; et ceux qui restent y trouvent, au milieu même de leur épreuve, une consolation toute surnaturelle. Puisse le Seigneur appliquer largement à l'âme de Don Savio tous ces suffrages, et bénir aussi tous ses bienfaiteurs, qui sont ceux de la famille salésienne toute entière.

---

## NOUVELLES

### DES MISSIONS DE DON BOSCO

---

#### PATAGONIE

---

UNE LETTRE DE S. G. M<sup>sr</sup> CAGLIERO, VICAIRES APOSTOLIQUE DE LA PATAGONIE SEPTENTRIONALE ET CENTRALE.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Vous savez combien je suis heureux de m'acquitter de mon devoir filial en vous renseignant sur les Missions de la Patagonie et de la Terre de Feu confiées au zèle et aux soins de notre Pieuse Société.

Sans compter les 10 prêtres qui travaillent dans la Terre de Feu et aux Iles Malouines, j'ai dans mon Vicariat 20 prêtres, 6 clercs, 30 coadjuteurs catéchistes, auxquels il faut ajouter 68 religieuses de Don Bosco — Filles de Marie Auxiliatrice — employées dans les orphelinats, écoles et hôpitaux des Missions, ainsi qu'à la visite des malades à domicile.

L'année dernière, nos missionnaires ont fait des centaines de lieues à travers les districts ou provinces du Rio Colorado, du Rio Negro, de Limay, Chubut, Neuquen et Malbarco, jusqu'à la source du Rio Negro, au pied des Cordillères. Au cours de ces excursions apostoliques, ils ont instruit et catéchéisé, pour les baptiser ensuite, plusieurs centaines d'Indiens encore infidèles; quant aux nombreux néophytes précédemment convertis, ils ont trouvé dans le passage du missionnaire des grâces de force et de fidélité.

Accompagné de quelques-uns de mes prêtres, j'ai pu visiter la Mission de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu. Partout, je dois le dire, j'ai eu la consolation de constater que le *Téhuelche*, l'*Ona* et l'*Acaluf*, jusqu'ici réfractaires à tout progrès, s'acheminent à grands pas vers la civilisation chrétienne.

Ma surprise a été grande de voir combien ils sont avancés en fait du catéchisme; et leur science du chant, de la langue espagnole, de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique, est aussi satisfaisante que leur instruction religieuse.

L'arc et la flèche cèdent le pas au livre et à la plume; leur rude dialecte, avec ses articulations sauvages, est relégué au second plan, à mesure qu'ils se forment aux inflexions douces et mélodieuses de la langue castillane; leur manière devient une lutte convenable, des vêtements pauvres mais décents remplacent la peau de phoque ou de guanaco dont ils couvraient leur nudité; enfin au lieu d'être condamnés aux herbages grossiers et aux mollusques indigestes dont se composait invariablement le menu de leurs repas, ils ont maintenant d'excellent pain, outre la viande et le lait qui fournissent à ces pauvres gens les troupeaux de vaches, et de moutons importés dans l'île Dawson par les Salésiens, en vue de former leurs néophytes à l'agriculture et à la vie pastorale.

Cette transformation, les autorités de la République Argentine et du Chili ont pu la constater des deux côtés du détroit de Magellan.

Tout dernièrement, quelques-uns de nos missionnaires ont parcouru le district qui s'étend du Rio Gallegos à Santa Cruz; à la même époque, d'autres sillonnaient avec ardeur les immenses canaux de l'archipel, en quête de sauvages nomades à évangéliser. Vous savez que les indigènes recueillis au cours de ces voyages sont tous hospitalisés dans la Réduction de Saint-Raphaël, où l'on



trouve déjà, autour de l'église, la résidence des missionnaires et des religieuses, une école pour les enfants de chaque sexe, enfin un groupe de huttes formant notre petit village fuégien.

Au moment où je vous écris, un de nos missionnaires accompagne une expédition scientifique dans la Patagonie Centrale, afin de connaître les besoins de la Mission du Chubut, et pour tenter de convertir les Indiens Tehuelches, ces géants de la Patagonie (1).

### I. — Les fruits de la Mission.

Toutes ces missions et excursions apostoliques, mais surtout l'établissement de la Réduction de Saint-Raphaël, ont exigé des dépenses considérables et coûté aux missionnaires des fatigues, des privations et des sacrifices de toute sorte; mais la miséricordieuse et bonne Providence nous en a généreusement récompensés. En effet, nous avons converti un grand nombre d'Indiens, fortifié dans la foi beaucoup de néophytes, administré les Sacraments à une foule de pauvres gens, en un mot, sauvé de la mort du péché, de l'incrédulité et de l'erreur, quantité d'âmes qui vivaient loin de Dieu. Les seules missions des Cordillères, données à 200 lieues de ma résidence, ont permis de baptiser *plus de mille personnes*, infidèles pour la plupart; quant aux communions, elles s'élèvent à 3,000.

Cette contrée compte une population d'environ 20,000 âmes, disséminées entre les mille gorges des Andes; nos missionnaires ont leur résidence à Chosmalal, siège du gouvernement de Neuquen.

Dans nos résidences de Roca, de Conesa et de Guardia Pringles, sur une population de 5,000 âmes, nous avons obtenu 1,900 communions; à Bahia Blanca, Viedma et Patagones, c'est à-dire sur une population de 30,000 personnes au moins, nous avons compté plus de 12,000 communions. Et je ne parle que pour mémoire des résultats obtenus par nos missionnaires au cours de leurs excursions apostoliques sur divers points, dans des colonies moins importantes ou des villages naissants.

### II. — Éducation et instruction.

Nos écoles de garçons et de filles nous donnent de véritables consolations. Les principaux centres du Vicariat en sont pourvus; elles comptent en ce moment plus de 1,500 élèves.

Je tiens à vous signaler que nous travaillons de toutes nos forces à neutraliser, dans les résidences où elle s'exerce, l'action des écoles athées du gouvernement. Grâce à Dieu,

(1) Des lettres postérieures de nos missionnaires nous apprennent qu'ils sont installés au Chubut depuis plusieurs mois déjà.

nous avons arraché à l'État l'autorisation de donner au moins une heure d'enseignement religieux par semaine dans les écoles officielles, d'ailleurs moins peuplées que les nôtres.

Les églises, les chapelles et les écoles se multiplient à mesure qu'augmente le nombre des familles ou l'importance des groupes des colonies, des villages et des hameaux; mais tous nos pauvres *édifices*, hélas! sont encore bien modestes: du bois, des briques cuites au soleil, des pieux, de la terre glaise, ce sont là nos matériaux ordinaires. Dans les simples stations, une cabane quelconque sert de chapelle durant la mission. Toutes pauvres que soient ces constructions, elles nous permettent néanmoins de rendre au Seigneur le culte qui lui est dû et de faire du bien aux âmes. Notre Dieu, quand il reçoit les hommages des fidèles, ne mesure point ses faveurs à la magnificence du temple où on le prie: sa bonté paternelle regarde surtout les âmes et leurs dispositions; aussi nos chers chrétiens de la Patagonie ne seraient-ils pas mieux servis, en fait de grâces, s'ils priaient dans une splendide cathédrale, au lieu de s'agenouiller dans une misérable mesure.

### III. — Écoles professionnelles.

À côté de ma résidence de Viedma, petite capitale du territoire du Rio Negro, nous avons édifié une école professionnelle.

Cinq ateliers fonctionnent déjà: menuisiers, cordonniers, tailleurs, serruriers-forgerons et ferblantiers. Ils occupent une cinquantaine d'enfants, presque tous orphelins ou fils d'indigènes.

Les chefs d'atelier, qui sont Salésiens, remplissent aussi les fonctions de catéchiste.

Au prix de quelques sacrifices, nous avons acquis plusieurs hectares de terrain où nous avons installé une école d'agriculture actuellement en exercice: nous y avons déjà récolté, pour tout le Vicariat, du vin de messe dont nous sommes sûrs. Tout en apprenant un métier, nos élèves, par la musique vocale et instrumentale, rehaussent la solennité de nos fêtes religieuses et même des fêtes civiles, à la grande joie des autorités, qui ne nous cachent pas leur reconnaissance.

J'ajoute que cette année, pour répondre à l'invitation du regretté Archevêque de Gênes, nos Missions prendront part à l'Exposition Colombienne de cette ville. On y trouvera quelques sauvages de la Terre de Feu et de la Patagonie; et la vue des usages, objets et vêtements de l'antiquité barbare du Nouveau Monde fournira matière à d'intéressants rapprochements avec l'éducation chrétienne, notre civilisation et les produits de notre industrie.

### IV. — Orphelinats de filles.

Les Filles de Marie Auxiliatrice dirigent des écoles à Roca, Conesa, Guardia Pringles, Patagones et Bahia Blanca.



Ici, à Viedma, elles ont ouvert, aux frais de la Mission, un Orphelinat où sont admises également des petites filles pauvres et les enfants des indigènes; l'établissement compte une cinquantaine d'internes et plus de 150 externes.

Aux derniers examens, les autorités elles-mêmes ont admiré les progrès de nos enfants, au triple point de vue des connaissances acquises, du développement intellectuel et de la conduite; mais la classe d'ouvrage des indigènes et le chant des petites blanches ont enlevé tous les suffrages.

Les enfants des Indiens sont reçus de préférence. Dernièrement, nous avons eu la joie de sauver une pauvre Patagone âgée de 12 ans, qu'un de ses compatriotes avait achetée d'un autre Indien moyennant huit chevaux.

Touché de nos remontrances, le sauvage acquéreur, repentant, remit aux Sœurs de Don Bosco non seulement sa marchandise humaine, mais encore sa propre fille, afin qu'on pût instruire et baptiser ensemble les deux pauvres petites.

#### V. — Hôpital et pharmacie.

Trop souvent des malheureux malades, perdus dans le désert, mouraient sans aucun secours humain, et, ce qui est pire, sans la moindre assistance religieuse. Émus de cette situation, nous nous sommes imposé tous les sacrifices possibles pour fonder un hôpital, installer une pharmacie, et pourvoir ainsi aux besoins des pauvres malades. Et maintenant, les infirmes de ce vaste territoire — indigènes, métis et créoles — sont admis gratuitement, dès que nous avons pu les découvrir, dans notre humble hôpital, dont l'hygiène et la charité constituent tout le luxe.

Les Filles de Marie Auxiliatrice en ont la direction. Les prodiges de charité qu'elles y accomplissent impressionnent vivement les malades; aussi, gagnés par les soins empressés dont ils se voient entourés, ils prennent goût aux pieuses conversations des missionnaires, guérissent, se convertissent, ou bien, si Dieu les rappelle à lui, s'endorment dans la paix et la joie de l'innocence reconquise.

Ils sont nombreux, les indigènes baptisés à l'heure de la mort, les chrétiens remis en grâce avec le Seigneur, et même les hérétiques auxquels la charité dont ils étaient l'objet a pour ainsi dire commandé l'abjuration; c'est le cas d'un protestant suisse, d'un luthérien allemand et d'une jeune Danoise de 23 ans qui est devenue religieuse de Don Bosco.

Quant aux pauvres de la localité, ils sont visités et secourus par trois Conférences de Saint-Vincent de Paul (Dames) établies l'année dernière, grâce au zèle des fils de Don

Bosco. En semant autour d'elles des bienfaits temporels, ces dignes chrétiennes obtiennent les résultats les plus consolants.

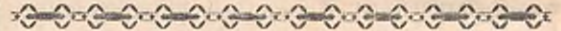
Je ne dois point passer sous silence les six Associations du Sacré-Cœur et les sept Congrégations des Enfants de Marie qui fleurissent dans les diverses résidences de la Mission; d'autre part, les Confréries de Saint-Louis de Gonzague et de Saint-Joseph, pour les enfants, comme aussi le Cercle catholique d'ouvriers, méritent bien une mention.

L'esprit religieux va grandissant ici, dans ces malheureuses contrées qui, hier encore, voyaient avec terreur les incursions des sauvages; ces pauvres enfants du désert se façoient peu à peu à la civilisation et entrent dans le sein de la grande famille chrétienne.

Je termine cette relation en vous priant de nous continuer votre bienveillance et de nous recommander aux ferventes prières de nos chers Coopérateurs et de nos bonnes Coopératrices, afin que nous puissions, en travaillant avec zèle, ardeur et charité, sauver ces pauvres Indiens et opérer en peu de temps la conversion de toute la Patagonie.

Veillez agréer, très révérend Père, mes sentiments d'affection, de reconnaissance et de vénération.

✠ JEAN, év. tit. de Magida  
Vic. ap. de la Patagonie  
septentrionale et centrale.



## GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

Pour trois grandes grâces.

P\*\*\* (Bohême), novembre 1892.

Je viens d'adresser à Don Michel Rua la somme de 50 florins (par mandat-poste) en gage de reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour trois grandes grâces obtenues et plusieurs neuvaines exaucées.

Ne sachant pas si Don Rua se trouve à Turin présentement, je crois qu'il peut être utile d'adresser ces lignes explicatives à l'Oratoire, d'où on les lui fera parvenir en temps convenable. Aussi voudrais-je demander la faveur d'une nouvelle neuvaine, commençant le 15 décembre, pour obtenir un heureux retour à un personnage, entreprenant ce jour-là un voyage d'à peu près une année autour du monde, et je promets un nouveau don de gratitude, si la Ste. Vierge nous le ramène heureusement.

Louée, bénie soit Marie Auxiliatrice, à qui l'on ne s'adresse jamais en vain!

Comtesse T\*\*\*.



**Faveur inespérée.**

L\*\*\* (Alsace), ce 3 octobre 1892.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens remercier Notre-Dame Auxiliatrice d'une faveur inespérée que m'a obtenue cette bonne Mère. Veuillez publier ma gratitude, et accepter mon humble offrande (5 marks) en remerciement. Puisse cette légère obole être l'acompte d'une forte somme que j'aurai bientôt le bonheur de verser dans le trésor de vos chers enfants. En effet, *j'attends deux grâces qui paraissent inouïes aux yeux du monde*, et que ma bonne Mère, Marie Auxiliatrice, *m'accordera en se jouant*.

Je vous prie de me bénir au nom de Don Bosco.

MARIE H.

**Une dette annuelle.**

L\*\*\* (Hautes-Pyrénées), ce 13 novembre 1892.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je viens acquitter ma dette annuelle en vous envoyant 20 frs. promis, si par l'intercession de Marie Auxiliatrice, j'obtenais la réussite dans nos affaires. Que cette bonne Mère nous assure les grâces de santé, de travail et de paix dont nous jouissons en ce moment.

Si je suis exaucée sur d'autres points d'ici au 24 mai, j'enverrai encore 20 francs... Une affaire très importante va peut-être se décider: veuillez faire prier afin que si c'est pour notre bien elle aboutisse. Dans ce cas, j'enverrais 100 frs. par an et pendant dix ans. Que la volonté de Dieu se fasse! Faites donc commencer une neuvaine, je m'y unirai: vos enfants prient si bien! Mon mari ne jouit pas d'une trop bonne santé, priez pour lui. Mon beau-frère a perdu sa situation; il a trois enfants tout petits: Marie Auxiliatrice ne les abandonnera pas.

E. M.

**Guérison complète.**

L\*\*\* (Nord), 15 novembre 1892.

Mon mari étant tombé malade en voyage, j'ai prié Notre-Dame Auxiliatrice pour obtenir sa guérison. Comme j'ai été exaucée, je vous envoie pour vos orphelins *dix francs*, en signe de reconnaissance.

Mille actions de grâce à notre bonne Mère!

A. V.

G. — *On priera Marie Auxiliatrice.*

**VARIÉTÉS**

**FLEURS DE LA CROIX (1).**

Plus tard, après des années de ce long et pénible commerce avec la souffrance et la langueur, au lieu de chercher autour d'elle des êtres qu'elle puisse accuser d'une partie de ses maux, *Tante Emmy* tire de son cœur purifié par la patience et la prière un chapitre ravissant intitulé: *Le médecin mérite toute notre reconnaissance.*

Une maladie non commune et de longue durée peut fournir l'occasion de la juger, de la traiter de différentes manières, à différents points de vue. Et les médecins ne s'y trompent que trop souvent. Ainsi a-t-on fait souvent à celui qui traita la mienne dès l'origine, le reproche de l'avoir impardonnablement aggravée et d'avoir à répondre de toute la vie de misère qui s'en est suivie.

Au point de vue seulement humain, il peut n'être pas injuste de me regarder comme la victime digne de compassion de l'erreur des tentatives faites pour me rendre la santé. Et pourtant personne ne pourrait d'une manière positive émettre cette assertion. Personne ne peut dire avec certitude quand ma maladie a commencé; personne ne sait si ma nature était capable de prendre les remèdes qui me furent donnés ou si elle leur était rebelle. Personne ne peut certifier, après une période de tant d'années, ce qu'il eût fallu faire, ce qu'il eût fallu éviter. L'énigme n'est pas encore résolue, quelles qu'aient été les suites des moyens employés. Si quelquefois, à la mort de parents bien chers, j'entends dire, comme pour une douloureuse consolation, que le médecin en est la cause indirecte, n'ayant pas su comprendre leur mal, j'en suis toujours péniblement émue.

Un tel reproche peut faire grand tort peut-être au médecin, qui d'ailleurs a pu donner de la confiance à un cœur attristé. Et si même il ne l'avait pas fait, pourquoi ajouter une nouvelle douleur à celle que l'on ressent déjà? Aucun médecin même le plus adroit, n'est capable de prolonger, ne fût-ce que d'une minute, la vie de celui dont Dieu a fixé la fin. De même aucun ne peut expliquer le principe du mal, les causes de toutes les maladies, ni les guérir infailliblement. S'il le pouvait, il cesserait d'être un homme pour n'être qu'un instrument de la Toute-Puissance, armé d'une divine force. Mais tant qu'il reste homme, il est comme tout ce qui est humain, faillible, sujet à l'erreur.

*Non est in medico semper ut relectur æger.*

Il ne dépend pas toujours du médecin que le malade guérisse, dit Ovide. Pourquoi voulons-nous donc ainsi aigrir notre cœur et soupçonner notre médecin d'avoir empêché ou retardé notre guérison par une impardonnable fausse mesure? Je puis dire en pleine assurance que chacun de mes médecins a fait tous ses efforts pour me guérir. Si les moyens employés ont failli, si aucun mieux n'est arrivé, le mal ayant au contraire em-

(1) Voir Bulletin d'avril, p. 105-106.



piré et fait disparaître toute espérance, aucun reproche n'est dû à mes médecins. Ils ont fait de leur mieux et leur possible.

Ne jetons pas la pierre à celui qui se dévoue si noblement; le résultat n'est pas entre ses mains, mais dans celles de Dieu.

Ne nous attristons pas par de telles pensées. Elles ne sont pas du tout chrétiennes. Elles témoignent de notre faible amour de Dieu. Si nous abandonnons avec calme et sans inquiétude notre existence, corps et âme, dans la main de Dieu, nous pouvons être sûrs que cette fidèle main paternelle ne prendra pas soin de nous seulement à demi ou en chancelant, mais fermement et entièrement. Croyant à la puissance et à la bonté de Dieu, nous savons qu'il éclaire le médecin, bénit ses efforts et fait réussir les remèdes quand il le juge bon. S'il ne le fait pas, il a ses raisons pour cela. Il pourrait tirer gloire et honneur de ma guérison; s'il ne l'opère point, il en sait le pourquoi. Ce n'est qu'après notre mort que nous aurons la pleine intelligence et la réponse nette à chaque pourquoi. Mon âme, ne vois en ton médecin que le moyen de te soulager, peut-être aussi de t'aider. Ne t'emporte pas si, avec la meilleure volonté, rien n'est obtenu; reste contente.

Voudrais-tu, comme les enfants sans raison, frapper la table d'une canne parce que tu t'es blessée à l'un de ses angles? Voudrais-tu rendre responsable de ta longue, inguérissable maladie, ton médecin, qui pourtant fait pour toi tout ce que Dieu lui permet, tout ce que peuvent ses connaissances humaines? (A suivre).

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 mars au 15 mai 1893.

France.

†

S. G. M<sup>sr</sup> François de Sales-Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry.

S. G. M<sup>sr</sup> Jean-Natalis-François Goninard, archevêque de Rennes.

†

AIX: M. le chanoine André-Noël Michel, archiprêtre de la cathédrale, Aix.

BOURGES: M. le chanoine Le Saché de la Neuville, vicaire général, Bourges.

EVREUX: M. l'abbé Criquet, curé, St.-Aubin-des-Hayes.

GRENOBLE: M. l'abbé Jules Fagot, curé, St.-André-le-Gaz.

LYON: M. le chanoine Pater, recteur de Fourvière, Lyon.

MARSEILLE: M. l'abbé Augier, vicaire à Saint-Cannat, Marseille.

ORAN: M. l'abbé Thiébaux, aumônier de la prison, Oran.

VERDUN: M. le chanoine Pérignon, supérieur du Grand Séminaire, Verdun.

†

MEAUX: Sœur Marie-Adelaïde Bouët, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, Meaux.

†

AIX: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Joly, Eyragues.

BESANÇON: M<sup>lle</sup> Thérèse Testevuide, Dampierre-sur-Salon.

BORDEAUX: M<sup>me</sup> de Laprade, Bordeaux.

CAMBRAI: M<sup>me</sup> Hyacinthe Liénart, née Hortense Binauld, Marc-en-Barœul.

CHARTRES: M<sup>me</sup> la V<sup>tesse</sup> Anne-Marie Pinon, Château de la Forest.

FRÉJUS: M. Lebouc, Hyères (5 frs.).

— M. Louis Auméran, Carquiéranne.

— M<sup>lle</sup> Fléty, La Garde.

— M<sup>lle</sup> Eugénie Aurrant, Sauvebonne.

GRENOBLE: M<sup>lle</sup> Eugénie Berthoin, Grenoble.

— M. Charles Bizet, Saint-Jean de Bourjay.

— M. Jean Lalechère, St.-André-le-Gaz.

LA ROCHELLE: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Gustave Bernard, Royan.

— M<sup>me</sup> Martineau, Château de Neuvieq.

LE MANS: M. Ch. Marçais, Sablé-sur-Sarthe.

LIMOGES: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Arbellot, Limoges.

NANCY: M<sup>me</sup> Mathieu, Nancy.

ORLÉANS: M<sup>me</sup> Marie-Caroline-Flore-Noëmi Julien, Orléans (500 fr.).

POITIERS: M<sup>me</sup> Marie Stéphanie Grandin de l'Éprevier, Poitiers.

REIMS: M. Victor Moussi, Fismes.

RENNES: M<sup>lle</sup> Madeleine Arnaud, Rennes.

RODEZ: M<sup>me</sup> Sophie Marqués née Rouve, Millau.

SAINT-CLAUDE: M<sup>lle</sup> Henriette Lescot, Dôle.

TOULOUSE: M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Barlet, Boussan.

TOURS: M. Lhuillier, Richelieu.

VALENCE: M<sup>me</sup> Charlotte-Marie-Louise de La Bretonnière, née Monier de la Sizerranne, Tain.

Étranger.

†

AUTRICHE: M<sup>me</sup> Émilie de Skrzynska, née comtesse Jablonowska, Krosno.

BAVIÈRE: M. l'abbé Th. Bessler, curé, Burgberg.

BELGIQUE: M. l'abbé Louis-Charles-Ghislain Baguet, curé émérite, Bruxelles.

— M. le chanoine J. Mister, Liège.

— — Charles-Louis Declève, curé-doyen, Binche.

— M<sup>me</sup> la comtesse de Meeus, née baronne de Podesta, Liège.

— M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Oostendorp, Anvers.

— — Van Meerbeeck, Anvers.

— M. le chevalier Léon-François-Prospér-Joseph Van der Renne Daclerbroeck, Bruges.

HOLLANDE: M. l'abbé J. W. Brouwers, curé, Bovenkerk-lès-Amsterdam.

ITALIE: M. François Foy, Nus (Aoste).

PORTUGAL: M. Pedro Bernardino, Porto.

SUISSE: M. le chanoine Schorderet, Fribourg.

Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à Don Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Picuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec permis. de l'Autor. ecclésiast. - Gérant: JOSEPH GAMBINO.  
1893 - Imprimerie Salésienne.